

IV

Le cimetière de Calliste. — M. de Rossi parvient à le retrouver. — Indices qui lui permettent de découvrir les tombes des martyrs. — Travaux accomplis après Constantin dans les cryptes célèbres. — *Graffiti* des pèlerins. — Pourquoi le cimetière a-t-il pris le nom de Calliste? — Histoire de ce pape, d'après les *Philosophumena*. — Pourquoi les papes du troisième siècle ont été ensevelis dans le cimetière de Calliste, et comment il devient la propriété de l'Église. — Découverte de la crypte papale.

Nous nous sommes contentés jusqu'ici d'étudier les catacombes en général : nous avons cherché à connaître leur destination, décrit l'aspect qu'elles présentent au visiteur, parlé des inscriptions et des peintures qu'elles contiennent. Sur tous ces sujets, M. de Rossi a répandu beaucoup de lumière; mais il a fait davantage, ou plutôt il a fait autre chose. Il répète sans cesse que sa méthode est toute analytique; il ne veut pas débiter, comme tant d'autres, par des vues d'ensemble, et les généralités ne sortent chez lui que de l'étude des détails. Ce sont ces recherches minutieuses qu'il regarde comme les plus importantes, et dont il se fait surtout honneur. Il ne faut donc pas les dissimuler quand on prétend faire connaître ses travaux au public. Pour qu'on puisse en apprécier tout à fait le caractère et les résultats, montrons-le à l'œuvre. En nous mettant un moment à sa suite, en marchant pas à pas derrière lui, nous comprendrons mieux la sûreté de sa méthode et la grandeur de ses découvertes.

M. de Rossi, qui voulait en tout procéder régulièrement, était décidé à étudier les divers cimetières chrétiens d'après leur importance. C'est donc par les cryptes du Vatican qu'il aurait dû commencer : saint Pierre y fut enseveli, et ses successeurs, pendant deux siècles, voulu-

rent reposer auprès de sa tombe; mais ces cryptes ont été pour ainsi dire écrasées sous les fondations de l'immense basilique qui a été bâtie au-dessus d'elles, et il n'en reste rien aujourd'hui. Après le cimetière du Vatican, qui était inaccessible, l'ordre hiérarchique désignait celui qui porte le nom de Calliste et qui renfermait, dit-on, la sépulture des papes du troisième siècle. C'est de ce côté que M. de Rossi dirigea ses recherches.

Il fallait d'abord en retrouver l'emplacement, ce qui n'était pas facile : car il n'y a pas de cimetière sur la position duquel on ait autant discuté. On savait bien qu'il devait être le long de la voie Appienne; mais les uns le confondaient avec la catacombe de Saint-Prétextat, les autres avec celle de Saint-Sébastien. On avait même placé dans cette dernière des plaques de marbre, qui existent encore aujourd'hui, et qui annoncent solennellement aux visiteurs « qu'ils sont dans le lieu où sainte Cécile fut enterrée et où reposent plus de cinquante papes », c'est-à-dire dans le cimetière de Calliste; mais cette prise hardie de possession n'intimida pas M. de Rossi. Ces plaques ont été posées au quinzième siècle, c'est-à-dire quand on avait à peu près perdu le souvenir des catacombes, et M. de Rossi ne veut se décider dans ses recherches que par des documents qui remontent à l'époque où elles étaient connues et visitées, où l'on savait exactement le nom de chacune d'elles, et quels martyrs elle renfermait. Parmi ces documents, il faut mettre d'abord un genre d'écrits dont on n'avait pas jusqu'à lui soupçonné toute l'importance. Les anciens possédaient, ainsi que nous, des « Guides de voyageur »; il était difficile qu'on s'en passât pour une grande ville comme Rome, où affluait tout l'univers. Ceux que nous avons conservés appartiennent aux derniers temps de l'empire : on y trouve d'ordinaire l'énumération des « merveilles de Rome », les

places, les palais, les théâtres, les thermes, les portiques, etc. Ils contiennent aussi des itinéraires, comme il s'en trouve dans les Guides d'aujourd'hui, où l'on conduit le voyageur d'une extrémité de Rome à l'autre, en lui nommant tous les édifices qu'il doit rencontrer sur son chemin. Les anciennes rédactions de ces itinéraires sont courtes et sèches ; mais, dans les plus récentes, on éprouve le besoin d'intéresser le lecteur, et on lui raconte une foule de légendes extraordinaires pour qu'il prenne plus de plaisir aux curiosités qu'on lui montre. M. Jordan n'est même pas éloigné de croire qu'on les ornait quelquefois d'illustrations, où les monuments les plus curieux étaient reproduits¹ ; ainsi rien n'y manquait de ce qui fait le succès des nôtres. L'usage en était fréquent encore au moyen âge, et l'on possède des itinéraires du sixième et du septième siècle qui guidaient les pèlerins aux tombes des martyrs. On peut dire qu'ils ont rendu le même service à M. de Rossi et lui ont appris le chemin des plus célèbres catacombes. Deux de ces itinéraires, découverts à Salzbourg en 1777, énumèrent précisément avec assez de détails celles de la voie Appienne ; c'est grâce à eux que M. de Rossi a pu retrouver la place du cimetière de Calliste.

Le cimetière une fois découvert, et l'entrée des galeries souterraines dégagée, il restait encore beaucoup à faire. Les itinéraires apprenaient à M. de Rossi quelles tombes les pèlerins du septième siècle allaient y visiter ; mais il fallait les retrouver. Ce n'était pas un travail aisé. Au milieu de ces centaines de galeries et de ces milliers de tombes, comment se reconnaître et se diriger ? comment être sûr qu'on prenait le chemin qui devait conduire aux cryptes célèbres ? — Heureusement, ici encore, des indices précieux allaient guider les recherches.

1. Jordan, *Topogr.*, I, 50.

Ces indices furent fournis à M. de Rossi par les travaux qu'on avait entrepris dans les cimetières à l'époque de la paix de l'Église, et dont les restes sont encore aujourd'hui faciles à distinguer. Le christianisme triomphant honora l'asile de ses mauvais jours ; mais comme les catacombes avaient beaucoup souffert pendant les persécutions, et qu'on ne pouvait pas tout réparer, on s'occupa surtout des cryptes où reposaient les principaux martyrs. Elles furent consolidées et embellies ; on y bâtit des entrées nouvelles et plus magnifiques, des escaliers plus commodes pour y descendre ; on creusa des puits (*lucernaria*) pour leur donner du jour. Le poète Prudence, qui a vu les catacombes sous Théodose, nous a décrit en beaux vers l'état où elles étaient alors, et l'affluence des pèlerins qui les visitaient¹. Il dépeint avec complaisance ces ouvertures pratiquées dans la voûte pour éclairer les cryptes les plus importantes ; il montre l'obscurité des galeries interrompue de temps en temps par des sortes d'îlots de lumière, et ces alternatives d'ombre et de jour qui communiquaient à l'âme une terreur religieuse. Près des tombes des saints, les murs sont couverts de marbre ou revêtus de plaques d'argent « qui brillent comme un miroir ». C'est là qu'on se rend de tous les côtés quand arrive la fête de quelque martyr célèbre. On y vient de Rome, « et la ville impériale vomit le flot de ses citoyens ». On y vient aussi des contrées voisines. Les paysans accourent en foule des villages de l'Étrurie et de la Sabine. « Chacun se met gaiement en route avec ses enfants et sa femme. Ils s'avancent le plus vite qu'ils peuvent. Les champs sont trop étroits pour contenir ce peuple joyeux, et sur le chemin, tout vaste qu'il est, on voit la foule immense s'arrêter. » C'est le même peuple qui, encore aujourd'hui, quitte volon-

1. Prudence, *Perist.*, XI, 155 et seq.

liers ses mares ou descend de ses montagnes pour visiter les madones miraculeuses ou le *bambino* de l'Ara-Cœli. Arrivés au tombeau du martyr, ils se livrent tous à cette dévotion expressive et bruyante dont les Italiens n'ont pas perdu l'habitude. « Depuis le matin, on se presse pour saluer le saint. La foule qui vient l'adorer passe et repasse jusqu'au soir. On baise la plaque d'argent brillante qui couvre le tombeau, on y répand des parfums, et des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux. »

Ces pèlerins dont parle Prudence, ont laissé dans les cimetières des traces de leur passage. Ils avaient l'habitude d'écrire leurs noms avec quelque prière le long des escaliers et à l'entrée des cryptes. Le temps n'a pas entièrement effacé ces *graffiti*, qui se trouvent surtout dans le voisinage des tombes les plus visitées; M. de Rossi a fidèlement copié tous ceux qu'il a pu lire, et sa peine n'a pas été perdue. Que de particularités curieuses nous sont découvertes par ces quelques mots que des paysans grossiers du cinquième et du sixième siècle traçaient sur les murailles! Entre autres révélations curieuses, il nous font connaître un de ces mille anneaux secrets par lesquels la dévotion chrétienne se rattache aux croyances antérieures. Quand nous regardons de loin, ces liens délicats nous échappent, et il nous semble qu'un abîme sépare le christianisme des religions qui l'ont précédé; mais la science, qui étudie les choses de près et ne néglige aucun détail, sans combler entièrement la distance, rétablit au moins les transitions. C'était un usage pieux des Grecs et des Romains, quand ils visitaient quelque temple célèbre, où même quelque monument qui les frappait d'admiration, de se rappeler le souvenir de leurs parents ou de leurs amis, soit pour les recommander au dieu auquel le temple était consacré,

soit pour les associer au plaisir que leur causait un beau spectacle. Ces actes d'adoration, ces *proscynèmes*, comme on les appelait, dans lesquels le voyageur joint le nom de ceux qui lui sont chers à ses impressions personnelles, se retrouvent fréquemment en Grèce et surtout en Égypte. Ils sont ordinairement assez courts et peu variés dans leur forme. « Sarapion, fils d'Aristomaque, est venu près de la grande Isis de Philé, et par un motif pieux il s'est souvenu de ses parents. — Moi, Panolbios d'Héliopolis, j'ai admiré les tombeaux des rois, et je me suis souvenu de tous les miens. » Cependant tous ne sont pas aussi simples et aussi froids, et l'on y saisit quelquefois une émotion véritable. Une Romaine, en visitant les Pyramides, se rappelle son frère qu'elle a perdu, et elle écrit ces mots touchants : « J'ai vu les pyramides sans toi, et cette vue m'a rempli de tristesse. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de verser des larmes sur ton sort; puis, fidèle au souvenir de ma douleur, j'ai voulu écrire ici cette plainte. » M. de Rossi n'a donc peut-être pas tout à fait raison de dire que les *proscynèmes* païens ne contiennent jamais « qu'une froide et stérile formule »; mais il est sûr que le christianisme y mit plus d'ardeur et de passion. Ce qui nous intéresse surtout en eux, c'est ce qu'ils ont de naturel et de spontané. Il n'y entre rien d'officiel, rien de convenu, comme dans les grandes inscriptions qui ont été gravées sur le marbre; ils sont moins pompeux et moins magnifiques, mais on y sent bien mieux l'élan du cœur. Tantôt le pèlerin écrit simplement son nom en demandant avec humilité quelques prières pour lui et en faisant des souhaits pieux pour les autres : (*Eustathius humilis peccator; tu qui legis, ora pro me, et habes Dominum protectorem*); tantôt il implore les saints pour lui ou pour les personnes qu'il aime : « Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius. — Demandez que

Verecundus et les siens aient une heureuse navigation. — Obtenez le repos pour mon père et pour mes frères. » Le plus souvent il se contente d'employer cette courte formule : « Vivez ; » ou : « qu'il vive en Dieu ! » A l'entrée de la crypte de Lucine, au pied de l'escalier, on trouve ces mots plusieurs fois répétés : « Sofronie, vis en Dieu ! *Sofronia, vivas !* » Sans doute après avoir écrit ces paroles, le voyageur a pénétré dans la crypte, il s'est agenouillé, il a prié au pied du tombeau des martyrs, et il est probable qu'avec la prière la confiance est entrée dans son cœur. C'est ce que prouve l'inscription suivante, tracée par la même main du côté de la sortie : « Sofronie, ma chère Sofronie, tu vivras toujours, oui, tu vivras dans le Seigneur : *Sofronia dulcis, semper vivas Deo ; Sofronia, vivas !* »

Ce n'est pas dans un simple intérêt de curiosité que M. de Rossi recueille avec tant de soin les souvenirs que l'époque de Constantin et de Théodose ont laissés aux catacombes ; ils ont pour lui une autre importance : ils le mettent sur la route des cryptes historiques. Comme c'est pour elles seules qu'après le triomphe de l'Église on avait construit ces larges escaliers et creusé ces grands *lucernaires*, il est averti, quand il les rencontre, que quelque tombe illustre n'est pas loin. Pour la trouver, il n'a qu'à se mettre à la suite des pèlerins dont je viens de parler. Leurs *graffiti* le guident, il marche pour ainsi dire avec eux, et à l'ardeur croissante de leurs prières il peut deviner qu'il approche. Une fois dans la crypte, une foule de détails qu'il observe avec soin, qu'il compare avec les renseignements fournis par les historiens anciens, ne tardent pas à lui apprendre quel est le martyr ou le confesseur dont on venait ainsi honorer la sépulture et invoquer le secours. Il est rare, si c'est quelque saint renommé, qu'en cherchant bien il ne finisse pas par découvrir quel-

que débris d'une inscription de saint Damase. Ce pape était un grand admirateur, ou plutôt un grand dévot des catacombes ; il passa sa vie à les réparer et à les embellir. Il composa même de petites pièces de vers qui devaient être placées au-dessus du tombeau des saints et rappeler leurs grandes actions aux fidèles. Pour les graver sur le marbre un calligraphe renommé, Furius Filocalus, qui s'intitule lui-même l'admirateur et l'ami du pape Damase (*Damasi papæ cultor atque amator*), avait imaginé une sorte d'alphabet spécial dont les lettres portent à leur extrémité divers ornements qui les font aisément reconnaître. Comme elles n'ont jamais été employées que pour les vers du pape poète, on est sûr, lorsqu'on aperçoit une de ces lettres sur un morceau de marbre brisé, qu'on tient un fragment d'une inscription de Damase, et par conséquent qu'on se trouve près du tombeau de quelque grand personnage.

Voilà par quels procédés M. de Rossi arrive à se diriger presque à coup sûr dans ce labyrinthe, et comment il y a retrouvé en si peu d'années tant de tombes célèbres. Cependant il y avait une sépulture qui lui manquait encore, et c'était précisément celle qu'il lui était le plus nécessaire de découvrir. Les idées qu'il avait émises sur la position du cimetière de Calliste avaient l'inconvénient d'être nouvelles : c'est un tort que bien des gens ne pardonnent pas ; sous un gouvernement de prêtres, dans un pays surtout où l'immobilité était à la fois un besoin physique et un dogme religieux, on regardait comme un crime de changer la moindre chose aux opinions reçues. Pour se faire pardonner ses nouveautés, pour ouvrir les yeux aux plus incrédules, pour démontrer d'une façon victorieuse qu'on était bien dans le cimetière de Calliste, il fallait trouver la sépulture des papes du troisième siècle.

La question que M. de Rossi tentait de résoudre était

pleine d'obscurités. Cette sépulture des papes, qu'il s'obstinait à chercher, sur la foi des documents anciens, dans le cimetière de Calliste, pour quel motif y avait-elle été transportée? Comment les évêques de Rome avaient-ils voulu reposer ailleurs qu'à côté de saint Pierre, dans la crypte glorieuse du Vatican? Personne n'en avait pu trouver la raison. Et ce n'était pas le seul sujet d'incertitude et de doute que présentait l'étude entreprise par M. de Rossi. Dès le début de ses explorations, il s'était aperçu que le cimetière de Calliste était plus ancien que ne le faisait croire le nom sous lequel il est connu. Le caractère des peintures, dans les chambres et les galeries qui furent creusées les premières, la manière dont les tombes y sont disposées, le style des inscriptions qu'on y trouve, tout y rappelle la seconde moitié du deuxième siècle. Ce qui est un argument plus décisif, c'est que les briques qui entrent dans la construction, et qui, selon l'usage romain, portent la marque du fabricant qui les a fournies, ont toutes été faites sous le règne de Marc-Aurèle. Ces travaux sont donc antérieurs à Zéphirin et à Calliste, qui vivaient sous Sévère. Certains indices ont paru démontrer à M. de Rossi que ce premier hypogée est bien en effet du deuxième siècle, et qu'il fut donné à l'Église par un membre de l'illustre famille des Cæcili. Pourquoi donc n'a-t-il pas conservé son premier nom, et d'où vient qu'il a pris celui de Calliste?

C'est ce que nous commençons à connaître ou à entrevoir depuis qu'on a découvert et publié un livre curieux de polémique, écrit au troisième siècle par un théologien inconnu, et qu'on appelle les *Philosophumena*. Cet ouvrage, qui était resté caché jusqu'à nos jours dans la bibliothèque d'un couvent grec, causa, quand il parut, une vive surprise et un grand scandale. Il est certain

qu'il dérangeait singulièrement les opinions reçues. Il racontait surtout d'une manière fort inattendue la vie de ce Calliste, dont les fidèles avaient fait un pape et dont plus tard l'Église a fait un saint. Si l'on en croit l'auteur inconnu des *Philosophumena*, ce pape et ce saint n'était qu'un ancien esclave qui faisait la banque avec l'argent de son maître Carpophore, et que les chrétiens, trop crédules, avaient chargé de garder les deniers de l'Église. Il réussit mal dans ses opérations, et dissipa l'argent qu'on lui avait confié. Pour se dispenser de rendre ses comptes et reconquérir par un coup d'éclat sa popularité, que ses désastres financiers avaient ébranlée, il s'avisa d'aller faire du bruit dans la synagogue des Juifs et de troubler leurs cérémonies. Exilé en Sardaigne pour cet acte d'intolérance, puis rappelé en Italie par le crédit de Marcia, maîtresse de Commode, qui protégeait les chrétiens, il devint, on ne sait comment, le favori et le successeur du pape Zéphirin. Son caractère ne changea pas avec sa fortune. Il avait été esclave infidèle et banquier frauduleux; évêque de Rome, il fut hérétique, corrupteur, simoniaque, « et enseigna par son exemple l'adultère et le meurtre ». Voilà certes une histoire peu édifiante pour un pape et un saint; heureusement elle n'est guère croyable. M. de Rossi n'a pas de peine à prouver¹ que la violence de ce libelle en affaiblit l'autorité, et que les accusations qu'il contient manquent tout à fait de vraisemblance. L'auteur a pris soin lui-même de nous apprendre qu'elles ne sont qu'une protestation isolée, quand il nous dit que Calliste a séduit tout le monde, et qu'il est seul à lui résister. Il n'en est pas moins certain qu'écrivant pour des contemporains, s'il a dénaturé les faits, il ne les a pas entièrement imaginés.

1. Il a discuté surtout cette question dans son *Bullettino di archeologia cristiana* de 1866

M. de Rossi pense que le fond du récit doit être vrai, et que, par exemple, il faut croire ce qu'il nous dit de l'origine de Calliste et de sa première profession. C'était donc un ancien esclave et il avait longtemps fait la banque sur le Forum. N'est-ce pas un fait significatif qu'à ce moment, deux siècles à peine après la mort du Christ, la société chrétienne de Rome, ayant besoin d'un chef, allât chercher un ancien banquier? C'est qu'elle était déjà devenue riche; elle commençait à se préoccuper des intérêts temporels. Il ne suffisait plus à celui qui la dirigeait de savoir gouverner les âmes, il fallait qu'il sût aussi administrer les affaires. Il paraît du reste qu'en choisissant Calliste les chrétiens ne s'étaient pas trompés. On entrevoit dans les aveux involontaires de l'auteur des *Philosophumena* que ce pape fut un habile organisateur, une sorte d'homme d'État libéral et éclairé qui fit des règlements utiles pour la discipline de l'Église. Le peuple de Rome persista à se rappeler son nom longtemps après avoir perdu la mémoire de ses actes, et M. de Rossi a raison de voir dans cette persistance un souvenir lointain du grand rôle que Calliste avait joué.

On trouve, dans ce pamphlet violent, une expression assez singulière et qui attira tout d'abord l'attention de M. de Rossi. Il y est dit que Zéphyrin, quand il eut été nommé évêque de Rome, fit venir Calliste d'Antium, où il était relégué depuis son retour de Sardaigne, et qu'il lui confia *le cimetière*. Il s'agit sans nul doute du cimetière de la voie Appienne, qui a conservé son nom; mais comment expliquer cette façon étrange de le désigner? Les chrétiens en possédaient alors un grand nombre; ils en avaient de plus anciens, par exemple celui de Domitilla, qui date du premier siècle; ils en avaient de plus respectés, la crypte du Vatican, où les premiers papes étaient enterrés. Pourquoi celui de la

voie Appienne est-il appelé *le cimetière*, comme s'il était seul? c'est qu'évidemment il se trouvait dans une situation différente de tous les autres. M. de Rossi, comme nous le verrons tout à l'heure, croit que les premiers hypogées possédés par les fidèles provenaient des libéralités de quelques grands seigneurs convertis à la foi nouvelle, et qu'aux yeux de la loi ils continuaient à être la propriété des familles qui les leur avaient cédés; mais il suppose que plus tard les chrétiens ont profité de la protection que les empereurs accordèrent aux associations funéraires, et qu'ils sont arrivés, eux aussi, à devenir propriétaires légitimes et reconnus de leurs sépultures. Il est donc probable que le cimetière de la voie Appienne fut le premier, et peut-être quelque temps le seul, qui ait joui de ce privilège. Dès lors on comprend que l'ancien hypogée des Cæcili, rendu plus vaste et plus beau, mis en rapport avec sa nouvelle fortune, soit devenu pour tous les fidèles *le cimetière* par excellence, et qu'on ait pris l'habitude de lui donner le nom de Calliste, qui sans doute dirigeait les travaux. Voilà aussi pourquoi tous les évêques de Rome, à partir de Zéphyrin, y furent enterrés. Ils préférèrent le cimetière de Calliste à tous les autres, parce qu'il était le premier dont l'État leur eût assuré la possession: ils voulaient être ensevelis au sein de cette terre qui leur appartenait et dans les domaines de l'Église.

Cette sépulture où ils reposaient, M. de Rossi se croyait sûr de la retrouver. Puisque les anciens itinéraires la mentionnaient et que les pèlerins du septième siècle étaient venus y prier, il fallait bien qu'il finit par la découvrir un jour. Il y parvint en effet, au mois de mars 1854, après cinq ans de recherches et en appliquant ses procédés ordinaires. Un amas de ruines considérables, voisin de la voie Appienne, avait appelé son

attention. Il s'y trouvait précisément un de ces grands puits, ou *lucernaires*, qu'on avait creusés après Constantin, pour donner du jour aux catacombes. Les ouvriers pénétrèrent par ce puits dans une chambre d'une étendue médiocre (3^m,54 de long sur 4,50 de large), mais qui avait dû être décorée avec une grande magnificence. Des restaurations successives avaient couvert les murs de fines peintures, puis de plaques de marbre. Malheureusement M. de Rossi avait été prévenu dans ses recherches. Des dévastateurs, on ne sait quand, s'y étaient introduits; ils avaient achevé la ruine commencée par le temps, et, pour avoir les marbres, détruit une partie des inscriptions. Mais ils n'avaient pas pu tout prendre. Comme la crypte était à moitié pleine de matériaux entassés, ils n'avaient pas pu arriver jusqu'au sol, et il était permis d'espérer que dans les décombres qui la remplissaient on pourrait faire quelque découverte. On se mit donc courageusement à la déblayer. A mesure que les murs reparaissaient, on les trouvait garnis de ces *graffiti* qui ne manquent jamais dans les cryptes importantes. C'étaient, comme toujours, des pèlerins s'adressant au martyr dont ils visitent la tombe, et lui demandant, pour eux et leur famille, une heureuse traversée (*ut Verecundus cum suis bene naviget*). — Mais qui pouvait être ce saint auquel s'adressaient leurs prières? Il se trouva par bonheur qu'un d'eux l'avait nommé. On put lire dans une de ces inscriptions un nom plusieurs fois répété : *Sancte Suste, libera.... Sancte Suste, in mente habeas...* il s'agissait d'un des plus grands papes du troisième siècle, de saint Xyste, décapité dans les catacombes mêmes, où il célébrait les saints mystères malgré la défense de l'empereur. Il était donc vraisemblable qu'on se trouvait dans la crypte papale où saint Xyste avait été enseveli avec ses collègues, après son martyre. Mais il en fallait trouver

des preuves plus certaines. M. de Rossi a raconté avec quelle anxiété il suivait le travail de ses ouvriers, fouillant les décombres, à mesure qu'on les portait hors de la crypte, étudiant sans se lasser les moindres débris. Il parvint enfin, en rapprochant des fragments de marbre brisé, à reconstituer les inscriptions placées sur les tombes de quatre papes. Ces épitaphes sont remarquables de simplicité. Elles ne contiennent ni éloge, ni regret; on y lit seulement ces mots : *Anteros évêque; Eutychianus évêque*. Sur celle de Fabien, une autre main a ajouté plus tard le mot de *martyr*¹. Aucun doute n'était plus possible; toutes les affirmations de M. de Rossi se trouvaient confirmées par cette éclatante découverte; c'était bien la crypte papale qu'on avait retrouvée après quinze siècles, et, le 11 mai 1854, le pape Pie IX vint rendre visite à la tombe de ses lointains prédécesseurs.

V

Résultats principaux des découvertes de M. de Rossi. — Ses opinions nouvelles sur l'origine et l'histoire des cimetières chrétiens. — Ils commencent par être une propriété particulière. — Comme tels ils sont sous la protection de la loi. — Comment ils se sont développés. — De quelle manière ils deviennent la propriété de l'Église. — Premiers rapports de l'Église avec l'autorité civile. — Caractère de ces rapports. — L'Église primitive et les grandes familles. — Comment on peut tirer profit des Actes des martyrs.

Nous savons maintenant comment procède M. de Rossi dans les fouilles qu'il entreprend; en le voyant faire à Saint-Calliste, nous comprenons sa méthode. Au lieu de le suivre dans le détail de ses autres découvertes, je crois qu'il vaut mieux montrer en finissant les consé-

1. M. de Rossi croit pouvoir en conclure que le titre de martyr n'était accordé qu'après une délibération de l'Église.